



LA  
SEXUALITÉ

MICHEL DORAIS

SPECTACLE



vib éditeur

Michel Dorais

LA SEXUALITÉ SPECTACLE

*essai*

**v1b éditeur**

Une compagnie de Quebecor Media

# Introduction

Qu'ont en commun les sites internet les plus fréquentés, les vidéoclips les plus populaires, nombre de spectacles de cirque ou de danse contemporaine, la plupart des télé-réalités et toutes ces émissions où tout un chacun dévoile son intimité, si ce n'est son corps? Tous tablent sur la sexualité pour en faire un spectacle. Distrayante, choquante ou excitante, la sexualité spectacle semble envahissante. Mais que nous dit-elle? Et que nous révèle-t-elle sur ceux qui la produisent ou la diffusent, mais aussi sur nous, son public?

Non seulement la sexualité est plus que jamais montée et montrée en spectacle mais elle se doit désormais d'être spectaculaire. Elle semble en effet présentée à cette condition expresse, aussi bien à la télé, dans les journaux ou les magazines et sur l'internet que dans les espaces consacrés au divertissement, que ce soit le cinéma, le théâtre, la danse, le sport, etc. Grâce à la miniaturisation et au « sans fil » des tablettes numériques et autres téléphones dits intelligents, qui font en sorte que les écrans nous suivent en tous lieux, la sexualité spectacle est partout. Les scénarios et les valeurs qu'elle véhicule tout à la fois reflètent et influencent non seulement notre vision de la sexualité, mais aussi notre perception

de nous-mêmes et des autres, notre sens même de l'intimité.

J'entends les mots *spectacle* et *spectaculaire* dans les deux sens qu'ils peuvent avoir : une mise en scène qui nous est offerte en tant que consommateurs davantage passifs qu'actifs, mais aussi quelque chose qui saisit et retient l'attention. Car si le spectacle divertit, il peut ce faisant détourner l'attention de choses plus importantes (ce qu'avait bien décelé Guy Debord dans *La société du spectacle*, à la fin des années 1960). Les scénarios présentés ne sont pas le fruit du hasard. Dans la représentation donnée de la sexualité par les médias et par le monde du divertissement, il y a forcément une mise en forme. Les mots *mise en scène* et *scénario* prennent d'ailleurs ici tout leur sens : malgré la grande diversité des spectacles offerts, on ne dit et on ne montre pas n'importe quoi, n'importe comment. Certaines logiques, certains schémas prévalent. Le dessein de cet ouvrage est précisément de les mettre au jour. Mais aussi de montrer comment la sexualité spectacle nous parle tout autant de ceux qui la fabriquent que de ceux qui la consomment d'une façon ou d'une autre (fût-ce pour la critiquer).

On aura compris que cet ouvrage ne porte pas principalement sur la pornographie. Bien que la pornographie demeure le lieu d'exposition par excellence de la sexualité spectacle, j'entends plutôt montrer que cette dernière se retrouve souvent là où l'on ne l'attend guère, jusque dans le scandale et dans la censure dont elle est l'objet. Il n'est pas facile de déterminer, cela dit, quand un spectacle commande le qualificatif «sexuel». C'est

forcément subjectif. Devient sexuel ce que l'on perçoit ou considère comme tel. Par exemple, la nudité peut être froide et strictement fonctionnelle, alors qu'un geste en apparence anodin peut déborder d'érotisme. Il est donc vraisemblable que les exemples donnés dans le présent ouvrage ne feront pas consensus. J'ai opté pour une conception plutôt large de la sexualité, laquelle couvrira le champ de l'intimité et du rapport érotique au corps, le sien comme celui d'autrui. J'apporterai une attention toute particulière à l'intentionnalité. Car le spectacle du sexe est rarement un événement fortuit. On donne à voir, on montre, on vend ou on commente pour suggérer ou défendre une vision de soi, des autres et des rapports entre les deux, pour ne pas dire une vision du monde.

Quels que soient les motifs de ses mises en scène, ce n'est pas d'hier que la sexualité est offerte en spectacle : les tout premiers dessins esquissés sur les murs des grottes par nos lointains ancêtres étaient de nature érotique. Depuis l'Antiquité, les fresques, les statues et les tableaux parmi les plus appréciés mettent en scène des nus et des couples enlacés. Les premières photographies et les premiers films réalisés en montraient aussi. La représentation de la sexualité traverse toutes les cultures et toutes les époques. La nouveauté, s'il en est une, c'est que la sexualité est aujourd'hui devenue un divertissement auquel nous sommes presque partout et en permanence conviés. Fatalistes ou narquois, certains diront que nous nous résignons à consommer comme spectateurs ce que la vie refuse de nous procurer, quitte à nous proposer nous-mêmes comme objets de spectacle, l'occasion

venue, par exemple en donnant à voir et à entendre notre intimité sur l'internet ou dans des émissions de télé-réalité.

Dans les pages qui suivent, différents aspects tant positifs que négatifs et souvent contradictoires de la mise en scène spectaculaire de la sexualité seront mis en lumière. Ce propos permettra de se demander quels acquis, quels problèmes et quels paradoxes se cachent derrière l'injonction qui nous est faite de tout dire, de tout montrer, de tout voir, de tout commenter en matière de sexe – pourvu que cela donne un bon show et que le public, enthousiaste, en redemande. Puisque l'on ne peut pas éviter la sexualité spectacle, peut-on au moins lui jeter un regard critique ?

# I

## L'art du cirque

*Où l'on verra qu'un mélange bien dosé de sensualité,  
de nouveauté et de sensationnalisme est la recette  
gagnante de la sexualité spectacle.*

Quand il n'en produit pas lui-même, ce qu'il fait de plus en plus, le cirque offre une belle métaphore de la sexualité spectacle. Il présente des performances ludiques, souvent risquées, assouvissant chez son public une quête de sensations fortes et un certain goût pour le bizarre. Dans un spectacle de cirque de qualité, on passe par toutes les émotions, y compris les plus contradictoires : on est ébloui, on a peur, on ouvre grand les yeux puis on les ferme (ou on met ses mains devant) pour ne pas trop voir les prouesses téméraires qui se déroulent devant nous. Et on est fasciné.

Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, Phineas Taylor Barnum (1810-1891) fut l'astucieux inventeur à la fois du cirque et de la publicité modernes. Précurseur en ces domaines, il avait compris que le bizarre et l'exceptionnel attirent et captivent les foules. Qu'on en juge d'après un extrait de

l'énumération qu'il en faisait lui-même : « des chiens dressés, des puces savantes, des automates, des bateleurs, des ventriloques, des statues animées, des tableaux vivants, des bohémiennes, des albinos, des tas de graisse, des géants et des nains, etc. » Barnum s'ingéniait en effet à créer des événements, ou plus précisément des pseudo-événements, auxquels accourait un public sollicité par une publicité sensationnaliste – et souvent mensongère puisque plusieurs attractions étaient des canulars, comme cette prétendue sirène, aguichante sur les affiches, constituée en fait d'une tête de singe momifiée plantée sur le corps d'un poisson empaillé<sup>1</sup>.

Il fallut attendre cent ans, soit la fin du xx<sup>e</sup> siècle, pour que le cirque se réinvente une nouvelle fois en laissant tomber ses vieux oripeaux. Adieu animaux et monstres de foires ! Le cirque tiendra désormais ses promesses. Cette évolution provient d'un constat assez simple : à moins que l'on soit un zoophile averti, le corps humain et ses prouesses éveillent plus de sensualité et d'émerveillement que le corps animal. C'est la stratégie gagnante du Cirque du Soleil, adoptée depuis par des cirques du monde entier, que d'avoir abandonné la ménagerie au profit de performances à couper le souffle, mettant en scène des corps magnifiques, élégamment (dé)vêtus, le tout sur une musique sensuelle à cent lieues des tonitruantes fanfares d'antan.

Afin de séduire le public, beaucoup de spectacles de variétés s'inspirent maintenant du cirque moderne. Les

---

1. Daniel Boorstin, *L'image*, Paris, Union générale d'édition, coll. « 10/18 », 1971.

artistes les plus en vogue et leurs gérants ont bien compris que la touche de volupté apportée par les corps souples, musclés et performants des jeunes danseurs, jongleurs et équilibristes qui animent une scène constituait un plus appréciable. La sensualité et même l'érotisme ne sont plus réservés aux spectacles du type Crazy Horse ou Folies-Bergère, qui paraissent plutôt ringards désormais. Parce que la nudité par elle-même ne suffit guère à attirer les foules : il faut l'habiller d'un chic épuré, d'une certaine dose d'étonnement et de transgression, même. De Madonna à Lady Gaga, pour ne nommer qu'elles, les artistes ont bien compris qu'une façon imparable d'attirer l'attention et de faire parler d'eux est de jouer sur l'érotisme, voire de s'attaquer ouvertement aux tabous sexuels. Certains s'en donnent la mission explicite : l'art ne sert-il pas à faire voir les choses sous un angle nouveau et, en ce sens, à bousculer les conventions ?

La danse contemporaine en fournit un exemple intéressant. Non seulement la nudité mais la sexualité y sont volontiers présentées sans voile. Des chorégraphes comme le Québécois Dave St-Pierre et le Belge Jan Fabre, par exemple, font les manchettes – chose pas si fréquente dans le domaine de la danse contemporaine – avec des spectacles présentant non seulement des danseurs et danseuses entièrement dénudés<sup>2</sup>, mais des scènes qui provoquent sciemment les spectateurs. C'est d'ailleurs la volonté affichée de ces créateurs. Par exemple, dans

---

2. Une avenue que Maurice Béjart (1927-2007) avait déjà ouverte un demi-siècle plus tôt.

*Un peu de tendresse bordel de merde!*, de Dave St-Pierre, des danseurs, nus, vont feindre de se masturber joyeusement en allant s'asseoir sur des spectateurs, alors que dans *Histoire des larmes*, de Jan Fabre, tous les fluides que peuvent produire les corps des danseuses et danseurs sont déversés et utilisés sur scène. Audace subversive? Provocation stérile? Les avis sont partagés, mais cela fait apparemment recette puisque les salles sont remplies.

Rien de nouveau sous le soleil, dira-t-on: *L'après-midi d'un faune*, chorégraphie d'une pièce de Debussy dansée par Nijinski aux Ballets russes, fit scandale en 1912 car le spectacle était fort dénudé pour l'époque. Dans la scène finale, le danseur vedette simulait une masturbation. Néanmoins, cette chorégraphie novatrice bouleversa le monde de la danse. Mais combien de véritables révolutions retrouvera-t-on parmi des tentatives de choquer pour choquer, de transgresser pour transgresser? Seul le passage du temps dira ce qu'il faut retenir des œuvres qui aujourd'hui semblent le comble de l'authenticité et de l'innovation pour les uns, et le sommet du mauvais goût et de la gratuité pour les autres.

À mesure que la sexualité spectacle gagne du terrain, on peut en fait se demander si les frontières entre le permis et l'interdit, le banal et le bizarre ne sont pas constamment repoussées afin de maintenir l'intérêt des consommateurs. L'évolution du phénomène de la danse nue dans les bars spécialisés le suggère aussi<sup>3</sup>: danseurs et

---

3. Il existerait environ 3000 bars présentant de la danse nue en Amérique du Nord, la majorité mettant en vedette des femmes pour un public masculin.

danseuses ont d'abord dénudé leur poitrine (les femmes enlevant finalement les pastilles qui recouvraient leurs mamelons), puis leurs organes génitaux (laissant tomber des cache-sexe devenus minuscules), pour se produire complètement nus (et en érection, pour les garçons). Les contacts physiques avec les client(e)s, initialement interdits, se sont petit à petit faits plus courants et plus complaisants. L'anatomie de la danseuse ou du danseur nus ne doit désormais plus avoir de secret pour la clientèle, laquelle peut tâter presque à loisir, ce qu'on lui offre de faire à son aise dans un isolement privé. Comme s'en plaignent nombre d'ex-danseuses peu disposées à la franchir, la ligne de démarcation entre le métier d'effeuilleuse et celui de travailleuse du sexe s'est amenuisée. La surenchère fait en sorte que l'on propose au client d'aller toujours plus loin dans ce qu'il peut voir ou accomplir, à condition de payer la somme requise, bien entendu<sup>4</sup>. De plus en plus, les danseuses et les danseurs qui ne se laissent pas caresser sont éclipsés par les collègues qui acceptent.

Le maître du sensationnalisme qu'était Barnum a assurément fait beaucoup d'émules. De nos jours, même les « monstres » qu'il mettait en scène, quitte à les créer de toutes pièces quand il n'en avait pas sous la main, s'inventent eux-mêmes. Le destin de Lolo Ferrari (1963-2000), entrée dans le *Livre Guinness des records* comme la femme ayant la plus grosse poitrine au monde, en

---

4. Plusieurs bars offrent des danses à 10, 15 ou 20 \$, chaque supplément autorisant des rapprochements et des attouchements plus osés.

est un triste exemple. À la fin de sa vie, son tour de poitrine était de 180 cm (6 pieds), chacun de ses seins contenant 3 litres de liquide. Obsédée par son désir d'être une star, Lolo Ferrari croyait que ses multiples chirurgies (une vingtaine en tout, son visage ayant aussi été retouché plusieurs fois) lui permettraient d'attirer l'attention et de sortir du rang. Devenue davantage bête de foire que véritable vedette malgré quelques disques et une certaine notoriété dans le monde de la pornographie, elle termina sa vie déçue et dépressive.

Dans sa malheureuse fuite en avant, Lolo Ferrari avait néanmoins très bien saisi deux ou trois choses essentielles sur son public et sur son époque. D'abord, que monstruosité et célébrité vont volontiers de pair. Ne dit-on pas que les stars sont des monstres sacrés? Parce qu'elles sont exceptionnelles, la beauté comme la monstruosité fascinent et parfois se rejoignent. Tout comme l'amour et la haine, dit-on, séduction et répulsion sont souvent plus proches qu'on ne le croit. Lolo Ferrari avait compris que la quête du sensationnel commande une surenchère continue afin de ne pas (re)tomber dans la banalité. Quand tant de femmes ont subi des augmentations mammaires (c'est devenu la chirurgie la plus pratiquée en Amérique du Nord<sup>5</sup>), attirer l'attention sur cette particularité anatomique exige des efforts répétés, d'où les opérations coûteuses, sur tous les plans, subies par la performeuse.

---

5. Voir Jocelyne Robert, *Les femmes vintage*, Montréal, Éditions de l'Homme, 2010, p. 99.

Ce qui était sensationnel hier – une photo de nu dans le *Playboy* des années 1960, une vidéo érotico-porno dans les années 1980 – serait considéré comme plutôt banal aujourd'hui. Pourquoi? Parce que s'est accélérée la fuite en avant dans ce qu'il est possible de montrer et de voir : aussitôt établies, les nouvelles limites sont sans cesse testées et si possible repoussées par les producteurs, les artistes et leurs publics assoiffés d'inédit. Tout comme certaines drogues, le sensationnel peut créer l'accoutumance. Il en faut toujours un peu plus pour ressentir les mêmes sensations fortes. Dans la recherche effrénée de nouvelles excitations, on en réclame de plus vives encore. Le bizarre, pour l'être et le demeurer, doit flirter non seulement avec l'inédit mais avec la transgression des interdits. Choquer les gens n'est-il pas une façon efficace de retenir leur attention?

Un exemple éloquent du recours intéressé à un érotisme transgressif est l'exposition du photographe Larry Clark comprenant des photos d'adolescentes et d'adolescents nus, y compris en couples, au Musée d'art moderne de la Ville de Paris, fin 2010. On peut sans difficulté imaginer que les mêmes photos d'adolescents nus enlacés seraient unanimement décriées comme de la pornographie juvénile si elles n'étaient présentées dans un grand musée. D'ailleurs, la Ville de Paris a interdit l'exposition aux moins de 18 ans sous prétexte que certaines photos illustrant « le quotidien de jeunes adolescents en quête d'eux-mêmes, expérimentant drogues, sexe et armes à feu » pouvaient choquer. Un record de visiteurs fut atteint, chose rare pour une exposition de photographies d'inconnus : était-ce un effet de la

polémique dans les journaux aux premiers jours de l'exposition ? On peut en effet se demander si les mêmes photos affichées ailleurs auraient suscité la même affluence et le même engouement. D'autres questions se posent, que nous ayons goûté ou non cette exposition. Quand une photographie de sujets manifestement mineurs, nus et faisant l'amour, cesse-t-elle d'être jugée (pédo)pornographique pour accéder au rang d'œuvre artistique, digne de l'admiration publique<sup>6</sup> ? Autrement dit, quand une photo dite pornographique devient-elle digne d'un musée, fût-il pour l'occasion interdit aux mineurs ?

Pour demeurer légitime et ne pas être taxée de pornographie, la sexualité spectacle doit toujours conserver un prétexte, qu'il soit artistique, pédagogique ou simplement récréatif et ludique. Ainsi, une troupe australienne composée de six hommes a fait le tour du monde depuis la fin des années 1990 pour présenter le spectacle *Puppetry of the Penis*. Reprenant une tradition apparemment bien implantée dans certains vestiaires sportifs australiens, ils soumettent leurs organes génitaux à des contorsions improbables afin de dérider leur public. Sous les yeux ébahis des spectateurs, lesdits organes sont successivement transformés en hamburgers, en

---

6. Des papes furent placés devant de similaires questionnements face aux fresques de Michel-Ange, surchargées de nudités, qui ornent la chapelle Sixtine. Heureusement pour ces pontifes (mais pas pour le public), ils étaient seuls à décider. Paul IV se résolut à censurer Michel-Ange en faisant voiler les organes sexuels jugés les plus offensants par Daniele da Volterra (qui conservera le surnom d'*Il Braghettone*, que l'on pourrait traduire par « le culotteur »).

montres-bracelets, en bateaux à voile, en champignons atomiques et en escargots, entre autres curiosités.

Maintenant que montrer sa peau devient un spectacle presque banal, les tournées de *Puppetry of the Penis* s'essouffent un peu (en dépit du renouvellement de l'équipe, les jeunes attirant plus que les pépés, sans compter qu'exhiber ses organes génitaux comme des marionnettes est un spectacle difficile à renouveler). Aussi, c'est désormais l'intérieur des orifices corporels qui est volontiers exhibé dans les bars de danse nue les plus populaires. On veut voir le peu qui reste caché, fût-ce dans les replis les plus intimes du corps. Surnommée « l'intello du porno » (elle détient aujourd'hui un doctorat en sexualité humaine), la performeuse Annie Sprinkle avait dans les années 1990 montré la voie. Dans un numéro qui fit sensation, *Public Cervix Announcement*, elle invitait en effet le public à regarder l'intérieur de son vagin éclairé à l'aide d'une lampe de poche. Se présentant comme une « feminist porn activist, eco-sexual and radical sex educator », madame Sprinkle a fait plusieurs fois le tour de la planète pour donner des conférences ou des performances et pour promouvoir les ouvrages et les films érotico-pornographiques auxquels elle a participé afin de démystifier la sexualité féminine, son objectif revendiqué.

Les téléseries et les films qui ont aujourd'hui la faveur du public sont aussi représentatifs de l'évolution des mentalités et de la demande pour des histoires amoureuses et sexuelles toujours plus inédites, voire sensationnelles. Longtemps les personnages des *soaps* ont présenté une sexualité adolescente, facile à comprendre et à

prédire : je t'aime, tu ne m'aimes pas ; ou encore, tu m'aimes, je ne t'aime pas ; à moins que ce ne soit, comme Roméo et Juliette, nous nous aimons et tout le monde est contre nous. Mais le public devient apparemment plus exigeant. Sans cesse, il faut trouver autre chose pour retenir son attention. Des *soaps* qui ont fait date, comme *Dynasty* dans les années 1980 ont habitué les scénaristes à avoir recours à des histoires aux rebondissements plus abracadabrants les uns que les autres : on ne sait jamais qui va coucher, ou a couché, avec qui.

Saluée à juste titre comme un pas vers la reconnaissance de réalités trop longtemps ignorées, l'introduction sans précédent à la télé de personnages représentatifs de la diversité sexuelle – gais, lesbiennes, bisexuels, transsexuels, intersexués et transgenres – a aussi eu pour effet de multiplier les scénarios possibles. Auparavant, deux hommes et une femme, c'était le scénario classique de l'infidélité de la femme convoitée ou de la jalousie d'un des deux hommes concernés. Aujourd'hui, le même trio représente d'innombrables possibilités : les deux hommes peuvent tomber amoureux l'un de l'autre, cela peut tourner au trio amoureux, la femme peut s'avérer une transsexuelle, l'un des deux hommes peut être intersexué (avoir les deux sexes), la femme peut être bisexuelle et cacher une relation torride avec sa meilleure amie, etc. Bref, du film *Basic Instinct* à la télé-série *Beautés désespérées*, la trame des histoires que nous présentent le cinéma et la télévision joue constamment sur l'inattendu et l'inédit. On dira qu'il s'agit là du moteur même d'une histoire bien racontée, laquelle se doit de rester imprévue. En effet. La nouveauté, ce n'est pas

tant que la sexualité soit au cœur même des scénarios présentés ; c'est que son caractère imprévisible, bizarre, parfois dangereux soit précisément mis de l'avant. Ce qui ouvre sur tous les messages possibles, des plus réjouissants (on fait plus de place à la diversité sexuelle) aux plus sordides (les psychopathes semblent encore plus nombreux à la télé que dans la vraie vie).

Divertir est un art difficile. Le faire au moyen de la sexualité donnée en spectacle peut sembler aisé ; c'est un leurre. Parce qu'une certaine accoutumance dans le voyeurisme s'installe du fait même de la profusion de l'offre. Pour conserver le même intérêt et susciter la même intensité d'émotion, il faut, comme au cirque, en mettre plein la vue, aller toujours un peu plus haut, un peu plus loin. À défaut de renouveler le public, qui est maintenant universel, il faut bien renouveler le spectacle.



Excitante, choquante ou distrayante, la sexualité spectacle s'expose aujourd'hui sur toutes les scènes, sur tous les écrans. Pourquoi fascine-t-elle tant ? Et que nous révèle-t-elle de ceux qui la produisent et de nous, son public avide de tout voir, de tout entendre ? Peut-on jeter un regard neuf sur le phénomène ?

Michel Dorais nous y invite dans cet essai critique teinté d'humour. Il nous montre comment la sexualité spectacle tient de l'art du cirque, qu'elle se nourrit du scandale et de la censure, qu'elle fait de l'exhibitionnisme une vertu et de l'abolition de l'âge, un must. En soulevant la toile du plus grand chapiteau du monde, l'auteur nous fait voir d'un autre œil le vaste show du sexe.



Sociologue de la sexualité, Michel Dorais a publié de nombreux ouvrages, dont *La mémoire du désir* (Typo, 2004) et *Petit traité de l'érotisme* (VLB éditeur, 2010).